

— Qu'est-ce que tu as dans ce vieux mouchoir ? dit la Louve.

— Oui !... oui... qu'est-ce qu'elle a là ?

— Qu'elle nous le montre.

— Voyons ! voyons !

— Oh ! non, je vous en supplie !... s'écria la misérable en serrant de toutes ses forces son petit paquet entre ses mains.

— Il faut lui prendre...

— Oui, arrache-lui... la Louve !

— Mon Dieu ! faut-il que vous soyez méchantes, allez... Mais laissez donc ça... laissez donc ça...

— Qu'est-ce que c'est ?

— Eh bien ! c'est un commencement de layette pour mon enfant... je fais ça avec les vieux morceaux de linge dont personne ne veut et que je ramasse ; ça vous est égal, n'est-ce pas ?

— Oh ! la layette du petit à Mont-Saint-Jean ! C'est ça qui doit être farce !

— Voyons !

— La layette ! la layette !...

— Elle aura pris mesure sur le petit chien de la gardienne... bien sûr...

— A vous, à vous, la layette ! » cria la Louve en arrachant le paquet des mains de Mont-Saint-Jean.

Le mouchoir presque en lambeaux se déchira, bon nombre de rognures d'étoffe de toutes couleurs et de vieux morceaux de linge à demi façonnés voltigèrent dans la cour et furent foulés aux pieds par les prisonnières qui redoublèrent de huées et d'éclats de rire.

« Que ça de guenilles !

— On dirait le fond de la hotte d'un chiffonnier !

— En voilà des échantillons de vieilles loques !

— Quelle boutique !...

— Et pour coudre tout ça...

— Il y aura plus de fil que d'étoffe...

— Ça fera des broderies !

— Tiens, rattrape-les maintenant tes haillons... »

Mont-Saint-Jean !

— Faut-il être méchant, mon Dieu ! faut-il être méchant ! s'écria la pauvre créature en courant çà et là après les chiffons qu'elle tâchait de ramasser, malgré les bourrades qu'on lui donnait. Je n'ai jamais fait de mal à personne, ajouta-t-elle en pleurant ; je leur ai offert, pour qu'elles me laissent tranquille, de leur rendre tous les services qu'elles voudraient, de leur donner la moitié de ma ration, quoique j'aie bien faim ; eh bien ! non, non, c'est tout de même... Mais qu'est-ce qu'il faut donc que je fasse pour avoir la paix ?... elles n'ont pas seulement pitié d'une pauvre femme enceinte ! Faut

être plus sauvage que des bêtes ! j'avais eu tant de peine à ramasser ces petits bouts de linge ! Avec quoi voulez-vous que je fasse la layette de mon enfant, puisque je n'ai de quoi rien acheter ? A qui ça fait-il du tort de ramasser ce que personne ne veut plus, puisqu'on le jette ?... » Mais tout à coup Mont-Saint-Jean s'écria avec un accent d'espoir : « Oh ! puisque vous voilà... la Goualeuse... je suis sauvée... parlez-leur pour moi... elles vous écouteront, bien sûr, puisqu'elles vous aiment autant qu'elles me haïssent. »

La Goualeuse, arrivant la dernière des détenues, entra alors dans le préau.

Fleur-de-Marie portait le sarrau bleu et la corsette noire des prisonnières ; mais sous ce grossier costume, elle était encore charmante. Pourtant, depuis son enlèvement de la ferme de Bouqueval (enlèvement dont nous expliquerons plus tard l'issue), ses traits semblaient profondément altérés ; sa pâleur, autrefois légèrement rosée, était mate comme la blancheur de l'albâtre ; l'expression de sa physiologie avait aussi changé ; elle était alors empreinte d'une sorte de dignité triste.

Fleur-de-Marie sentait qu'accepter courageusement les douloureux sacrifices de l'expiation, c'est presque atteindre à la hauteur de la réhabilitation.

« Demandez-leur donc grâce pour moi, la Goualeuse, reprit Mont-Saint-Jean implorant la jeune fille ; voyez comme elles traînent dans la cour tout ce que j'avais rassemblé avec tant de peine pour commencer la layette de mon enfant... Quel beau plaisir ça peut-il leur faire ? »

Fleur-de-Marie ne dit mot, mais elle se mit à ramasser activement un à un, sous les pieds des détenues, tous les chiffons qu'elle put recueillir.

Une prisonnière retenait méchamment sous son sabot une sorte de brassière de grosse toile bise ; Fleur-de-Marie, toujours haïssée, leva sur cette femme son regard enchanteur et lui dit de sa voix douce :

« Je vous en prie, laissez-moi reprendre cela, au nom de cette pauvre femme qui pleure... »

La détenue recula son pied...

La brassière fut sauvée ainsi que presque tous les autres haillons, que la Goualeuse *conquit* ainsi pièce à pièce.

Il lui restait à récupérer un petit bonnet d'enfant que deux détenues se disputaient en riant. Fleur-de-Marie leur dit :

« Voyons, soyez tout à fait bonnes... rendez-lui ce petit bonnet... »

— Ah ! bien oui... c'est donc pour un arlequin au

maillot, ce bonnet ? Il est fait d'un morceau d'étoffe grise, avec des pointes en futaine vertes et noires, et une doublure de toile à matelas. »

Ceci était exact.

Cette description du bonnet fut accueillie avec des huées et des rires sans fin.

« Moquez-vous-en, mais rendez-le-moi, disait Mont-Saint-Jean, et surtout ne le traînez pas dans le ruisseau comme le reste... Pardon de vous avoir fait ainsi salir les mains pour moi, la Goualeuse, ajouta Mont-Saint-Jean d'une voix reconnaissante.

— A moi le bonnet d'arlequin ! dit la Louve, qui s'en empara et l'agita en l'air comme un trophée.

— Je vous supplie, donnez-le-moi, dit la Goualeuse.

— Non ! c'est pour rendre à Mont-Saint-Jean ?

— Certainement !

— Ah ! bah ! ça en vaut bien la peine... une pareille guenille !

— C'est parce que Mont-Saint-Jean, pour habiller son enfant, n'a que des guenilles... que vous devriez avoir pitié d'elle, la Louve, dit tristement Fleur-de-Marie en étendant la main vers le bonnet.

— Vous ne l'aurez pas ! reprit brutalement la Louve ; ne faudrait-il pas toujours vous céder, à vous, parce que vous êtes la plus faible ?... Vous abusez de cela, à la fin ?...

— Où serait le mérite de me céder... si j'étais la plus forte ?... répondit la Goualeuse avec un demi-sourire plein de grâce.

— Non, non... vous voulez encore m'entortiller avec votre petite voix douce... vous ne l'aurez pas !

— Voyons, la Louve... ne soyez pas méchante...

— Laissez-moi tranquille, vous m'ennuyez...

— Je vous en prie !

— Tiens ! ne n'impatsiente pas... j'ai dit non, c'est non ! s'écria la Louve tout à fait irritée.

— Ayez donc pitié d'elle... voyez comme elle pleure.

— Qu'est-ce que ça me fait à moi ?... tant pis pour elle !... elle est notre souffre-douleur...

— C'est vrai... c'est vrai... il ne fallait pas lui rendre ses loques, murmuraient les détenues, entraînées par l'exemple de la Louve, tant pis pour Mont-Saint-Jean !...

— Vous avez raison, tant pis pour elle ! dit Fleur-de-Marie avec amertume, elle est votre souffre-douleur... elle doit se résigner... ses gémissements vous amusent... ses larmes vous font rire... il vous faut bien passer le temps à quelque chose !... on la tuerait sur place, qu'elle n'aurait rien à dire... Vous avez raison, la Louve... cela est juste !...

cette pauvre femme ne fait de mal à personne, elle ne peut pas se défendre, elle est seule contre toutes... vous l'accablez... cela est surtout bien brave et bien généreux !

— Nous sommes donc des lâches ? s'écria la Louve emportée par la violence de son caractère et par son impatience de toute contradiction, répondras-tu ? Sommes-nous des lâches, hein ? » reprit-elle de plus en plus irritée.

Des rumeurs menaçantes pour la Goualeuse commencèrent à se faire entendre.

Les détenues, offensées, se rapprochèrent et l'entourèrent en vociférant, oubliant ou plutôt se révoltant contre l'ascendant que la jeune fille avait jusqu'alors pris sur elles.

« Elle nous appelle lâches !

— De quel droit vient-elle nous blâmer ?

— Est-ce qu'elle est plus que nous ?

— Nous avons été trop bonnes enfants pour elle...

— Et maintenant elle veut prendre des *airs*... avec nous.

— Si ça nous plaît de faire la misère à Mont-Saint-Jean, qu'est-ce qu'elle a à dire ?

— Puisque c'est comme ça, tu seras encore plus battue qu'auparavant, entends-tu, Mont-Saint-Jean ?

— Tiens, voilà pour commencer, dit l'une en lui donnant un coup de poing.

— Et si tu te mêles encore de ce qui ne te regarde pas, la Goualeuse, on te traitera de même.

— Oui... oui !...

— Ça n'est pas tout ! cria la Louve ; il faut que la Goualeuse nous demande pardon de nous avoir appelées lâches ! C'est vrai... si on la laissait faire... elle finirait par nous manger la laine sur le dos ; nous sommes bien bêtes aussi... de ne pas nous apercevoir de ça !

— Qu'elle nous demande pardon !

— A genoux !

— A deux genoux !

— Ou nous allons la traiter comme Mont-Saint-Jean, sa protégée.

— A genoux ! à genoux !

— Ah ! nous sommes des lâches ?

— Répète-le donc, hein ? »

Fleur-de-Marie ne s'émut pas de ces cris furieux ; elle laissa passer la tourmente ; puis, lorsqu'elle put se faire entendre, promenant sur les prisonnières son beau regard calme et mélancolique, elle répondit à la Louve, qui vociférait de nouveau :

« Ose donc répéter que nous sommes des lâches ?

— Vous ; non, non... c'est cette pauvre femme dont vous avez déchiré les vêtements, que vous avez battue, traînée dans la boue ; c'est elle qui est

lâche... Ne voyez-vous pas comme elle pleure, comme elle tremble en vous regardant ? Encore une fois, c'est elle qui est lâche... puisqu'elle a peur de vous... »

L'instinct de Fleur-de-Marie la servait parfaitement. Elle eût invoqué la justice, le devoir, pour désarmer l'acharnement stupide et brutal des prisonnières contre Mont-Saint-Jean, qu'elle n'eût pas été écoutée. Elle les émut en s'adressant à ce sentiment de générosité naturelle qui jamais ne s'éteint tout à fait, même dans les masses les plus corrompues.

La Louve et ses compagnes murmuraient encore, mais elles se sentaient, elles s'avouaient lâches.

Fleur-de-Marie ne voulut pas abuser de ce premier triomphe, et continua ;

« Votre souffre-douleur ne mérite pas de pitié, dites-vous ; mais, mon Dieu ! son enfant en mérite, lui ! Hélas ! ne ressent-il pas les coups que vous donnez à sa mère ? Quand elle vous crie grâce ! ce n'est pas pour elle... c'est pour son enfant ! Quand elle vous demande un peu de votre pain, si vous en avez de trop, parce qu'elle a plus faim que d'habitude, ce n'est pas pour elle... c'est pour son enfant !... Quand elle vous supplie, les larmes aux yeux, d'épargner ces haillons qu'elle a eu tant de peine à rassembler, ce n'est pas pour elle... c'est pour son enfant ! Ce pauvre petit bonnet de pièces et de morceaux doublé de toile à matelas, dont vous vous moquez tant, est bien risible... peut-être ; pourtant à moi, rien qu'à le voir, il me donne envie de pleurer, je vous l'avoue... Moquez-vous de nous deux Mont-Saint-Jean, si vous voulez. »

Les détenues ne rirent pas.

La Louve regarda même tristement ce petit bonnet qu'elle tenait encore à la main.

« Mon Dieu, reprit Fleur-de-Marie en essuyant ses yeux du revers de sa main blanche et délicate, je sais que vous n'êtes pas méchantes... Vous tourmentez Mont-Saint-Jean par désœuvrement, non par cruauté... Mais vous oubliez qu'ils sont deux... elle et son enfant... elle le tiendrait entre ses bras, qu'il la protégerait contre vous... Non-seulement vous ne la battriez pas, de peur de faire du mal à ce pauvre innocent... mais, s'il avait froid, vous donneriez à sa mère tout ce que vous pourriez pour le couvrir, n'est-ce pas, la Louve ?

— C'est vrai... un enfant, qui est-ce qui n'en aurait pas pitié?... »

— C'est tout simple ça.

— S'il avait faim, vous vous ôteriez le pain de la bouche pour lui, n'est-ce pas, la Louve ?

— Oui, et de bon cœur... je ne suis pas plus méchante qu'une autre.

— Ni nous non plus...

— Un pauvre petit innocent !

— Qu'est-ce qui aurait le cœur de vouloir lui faire mal ?

— Faudrait être des monstres !

— Des sans-cœur !

— Des bêtes sauvages !

— Je vous le disais bien reprit Fleur-de-Marie, que vous n'étiez pas méchantes ; vous êtes bonnes, votre tort c'est de ne pas réfléchir que Mont-Saint-Jean, au lieu d'avoir son enfant dans ses bras pour vous apitoyer... l'a dans son sein... voilà tout...

— Voilà tout, reprit la Louve avec exaltation, non, ça n'est pas tout. Vous avez raison, la Goualeuse, nous étions des lâches... et vous êtes brave d'avoir osé nous le dire... Et vous êtes brave de n'avoir pas tremblé après nous l'avoir dit. Voyez-vous... nous avons beau dire et beau faire, nous débattre contre ça que *vous n'êtes pas une créature comme nous autres...* faut toujours finir par en convenir... Ça me vexé... mais ça est... Tout à l'heure encore nous avons eu tort... vous étiez plus courageuse que nous...

— C'est vrai qu'il lui a fallu du courage à cette blondinette pour nous dire comme ça nos vérités en face...

— Oh ! mais, c'est que ses yeux bleus tout doux, tout doux, une fois que ça s'y met...

— Ça devient de vrais petits lions.

— Pauvre Mont-Saint-Jean ! elle lui doit une fière chandelle !

— Après tout, c'est que c'est vrai, quand nous battons Mont-Saint-Jean nous battons son enfant.

— Je n'avais pas pensé à cela.

— Ni moi non plus.

— Mais la Goualeuse, elle, pense à tout.

— Et battre un enfant... c'est affreux !

— Pas une de nous n'en serait capable. »

Rien de plus mobile que les passions populaires ; rien de plus brusque, de plus rapide que leurs retours du mal au bien et du bien au mal.

Quelques simples et touchantes paroles de Fleur-de-Marie avaient opéré une réaction subite en faveur de Mont-Saint-Jean, qui pleurait d'attendrissement.

Tous les cœurs étaient émus, parce que, nous l'avons dit, les sentiments qui se rattachent à la maternité sont toujours vifs et puissants chez les malheureuses dont nous parlons.

Tout à coup la Louve, violente et exaltée en toute chose, prit le petit bonnet qu'elle tenait à la main, en fit une sorte de bourse, fouilla dans sa poche, en tira vingt sous, les jeta dans le bonnet, et s'écria en le présentant à ses compagnes :

« Je mets vingt sous pour acheter de quoi faire une layette au petit de Mont-Saint-Jean. Nous taillerons et nous coudrons tout nous-mêmes, afin que la façon ne lui coûte rien...

— Oui... oui...

— C'est ça !... cotisons-nous !...

— J'en suis !

— Fameuse idée !

— Pauvre femme !

— Elle est laide comme un monstre... mais elle est mère comme une autre.

— La Goualeuse avait raison, au fait c'est à pleurer toutes les larmes de son corps que de voir cette malheureuse layette de haillons.

— Je mets dix sous.

— Moi, trente.

— Moi, vingt.

— Moi, quatre sous... je n'ai que ça.

— Moi, je n'ai rien... mais je vends ma ration de demain pour mettre à la masse... qui me l'achète?...

— Moi, dit la Louve, je mets dix sous pour toi... mais tu garderas ta ration et Mont-Saint-Jean aura une layette comme une princesse. »

Exprimer la surprise, la joie de Mont-Saint-Jean serait impossible; son grotesque et laid visage inondé de larmes, devenait presque touchant... le bonheur, la reconnaissance, y rayonnaient.

Fleur-de-Marie aussi était bien heureuse, quoiqu'elle eût été obligée de dire à la Louve, quand celle-ci lui tendit le petit bonnet :

« Je n'ai pas d'argent... mais je travaillerai tant qu'on voudra...

— Oh ! mon bon petit ange du paradis, s'écria Mont-Saint-Jean en tombant aux genoux de la Goualeuse, et en tâchant de lui prendre la main pour la baiser, qu'est-ce que je vous ai donc fait pour que vous soyez aussi charitable pour moi... toutes ces dames aussi? C'est-il bien possible, mon bon Dieu sauveur!... une layette pour mon enfant, une bonne layette... tout ce qu'il lui faudra? Qui aurait jamais cru cela pourtant... j'en deviendrai folle, c'est sûr... Moi qui tout à l'heure étais *le pâtiras* de tout le monde... En un rien de temps... parce que vous

leur avez dit... quelque chose de votre chère petite voix de séraphin... voilà que vous les retournez de mal à bien... voilà qu'elles m'aiment à cette heure. Et moi... aussi je les aime... Elles sont si bonnes! j'avais tort de me fâcher... Étais-je donc bête... et injuste... et ingrate!... Tout ce qu'elles me faisaient... c'était pour rire... elles ne me voulaient pas de mal... c'était pour mon bien... en voilà bien la preuve... Oh ! maintenant on m'assommerait sur la place, que je ne dirais pas ouf... J'étais par trop susceptible aussi !

— Nous avons quatre-vingt-huit francs et sept sous, dit la Louve en finissant de compter le montant de la collecte qu'elle enveloppa dans le petit bonnet... Qui est-ce qui sera la trésorière jusqu'à ce qu'on ait employé l'argent?... Faut pas le donner à Mont-Saint-Jean, elle est trop sottée.

— Que la Goualeuse garde l'argent ! cria-t-on tout d'une voix.

— Si vous m'en croyez, dit Fleur-de-Marie, vous prierez l'inspectrice, madame Armand, de se charger de cette somme et de faire les emplettes nécessaires à la layette, et puis, qui sait? Madame Armand sera sensible à la bonne action que vous avez faite... et peut-être demandera-t-elle qu'on ôte quelques jours de prison à celles qui sont bien notées... Eh bien ! la Louve, ajouta Fleur-de-Marie en prenant sa compagne par le bras, est-ce que vous ne vous sentez pas plus contente que tout à l'heure... quand vous jetiez au vent les pauvres haillons de Mont-Saint-Jean ? »

La Louve ne répondit pas d'abord. A l'exaltation généreuse qui avait un moment animé ses traits succédait une sorte de défiance farouche.

Fleur-de-Marie la regardait avec surprise, ne comprenant rien à ce changement subit.

« La Goualeuse... venez... j'ai à vous parler, » dit la Louve d'un air sombre.

Et, se détachant du groupe des détenues, elle emmena brusquement Fleur-de-Marie près du bassin à margelle de pierre creusé au milieu du préau. Un banc était tout près.

La Louve et la Goualeuse s'y assirent et se trouvèrent ainsi presque isolées de leurs compagnes.

LXXXIII. — LA LOUVE ET LA GOUALEUSE.



Nous croyons fermement à l'influence de certains caractères dominateurs, assez sympathiques aux masses, assez puissants sur elles, pour leur imposer le bien ou le mal.

Les uns audacieux, emportés, indomptables, s'adressant aux mauvaises passions, les soulèveront comme l'ouragan soulève l'écume de la mer ; mais, ainsi que tous les orages, ces orages seront aussi furieux qu'éphémères ; à ces funestes effervescences succéderont de sourds ressentiments de tristesse, de malaise, qui empireront les plus misérables conditions. Le déboire d'une violence est toujours amer, le réveil d'un excès toujours pénible.

La Louve, si l'on veut, personnifiera cette influence funeste.

D'autres organisations, plus rares, parce qu'il faut que leurs généreux instincts soient fécondés par l'intelligence, et que chez elles l'esprit soit au niveau du cœur, d'autres, disons-nous, inspireront le bien, ainsi que les premiers inspirent le mal. Leur action salutaire pénétrera doucement les âmes, comme les tièdes rayons du soleil pénètrent les corps d'une chaleur vivifiante... comme la fraîche rosée d'une nuit d'été imbibé la terre aride et brûlante.

Fleur-de-Marie, si l'on veut, personnifiera cette influence bienfaisante.

La réaction en bien n'est pas brusque comme la réaction en mal ; ses effets se prolongent davantage. C'est quelque chose d'onctueux, d'ineffable, qui peu à peu détend, calme, épanouit les cœurs les plus endurcis, et leur fait goûter une sensation d'une inexprimable sérénité.

Malheureusement le charme cesse...

Après avoir entrevu de célestes clartés, les gens pervers retombent dans les ténèbres de leur vie habituelle ; le souvenir des suaves émotions qui les ont un moment surpris s'efface peu à peu... Parfois pourtant ils cherchent vaguement à se les rappeler, de même que nous essayons de murmurer les chants dont notre heureuse enfance a été bercée.

Grâce à la bonne action qu'elle leur avait inspirée, les compagnes de la Goualeuse venaient de connaître la douceur passagère de ces ressentiments, aussi partagés par la Louve... Mais celle-ci, pour des raisons que nous dirons bientôt, devait rester moins longtemps que les autres prisonnières sous cette bienfaisante impression.

Si l'on s'étonne d'entendre et de voir Fleur-de-Marie, naguère si passivement, si douloureusement résignée, agir, parler avec courage et autorité, c'est que les nobles enseignements qu'elle avait reçus pendant son séjour à la ferme de Bouqueval, avaient rapidement développé les rares qualités de cette nature excellente.

Fleur-de-Marie comprenait qu'il ne suffisait pas de pleurer un passé irréparable, et qu'on ne se réhabilitait qu'en faisant le bien ou en l'inspirant.

.....
Nous l'avons dit, la Louve s'était assise sur un banc de bois à côté de la Goualeuse.

Le rapprochement de ces deux jeunes filles offrait un singulier contraste.

Les pâles rayons d'un soleil d'hiver les éclairaient, le ciel pur se pommelait çà et là de petites nuées blanches et floconneuses ; quelques oiseaux, égayés par la tiédeur de la température, gazouillaient dans les branches noires des grands marronniers de la cour, deux ou trois moineaux plus effrontés que les autres venaient boire et se baigner dans un petit ruisseau où s'écoulait le trop plein du bassin ; des mousses vertes veloutaient les revêtements de pierre des margelles ; entre leurs assises disjointes poussaient çà et là quelques touffes d'herbe et de plantes pariétaires épargnées par la gelée.

Cette description d'un bassin de prison semblera puérile, mais Fleur-de-Marie ne perdait pas un de ces détails ; les yeux tristement fixés sur ce petit coin de verdure et sur cette eau limpide, où se réfléchissait la blancheur mobile des nuées courant sur l'azur du ciel... où se brisaient avec un miroitement lumineux les rayons d'or d'un beau soleil... elle songeait en soupirant, aux magnificences de la nature qu'elle aimait, qu'elle admirait si poétiquement, et dont elle était encore privée.

« Que vouliez-vous me dire ? demanda la Gou-

leuse à sa compagne qui, assise auprès d'elle, restait sombre et silencieuse.

— Il faut que nous ayons une explication ! s'écria durement la Louve ; ça ne peut pas durer ainsi.

— Je ne vous comprends pas... la Louve.

— Tout à l'heure, dans la cour, à propos de Mont-Saint-Jean, je m'étais dit : Je ne veux plus céder à la Goualeuse... et pourtant je viens encore de vous céder...

— Mais...

— Mais je vous dis que ça ne peut pas durer...

— Qu'avez-vous contre moi, la Louve ?

— J'ai... que je ne suis plus la même depuis votre arrivée ici... non... je n'ai plus ni cœur, ni force, ni hardiesse... »

Puis, s'interrompant, la Louve releva tout à coup la manche de sa robe, et montrant à la Goualeuse son bras blanc, nerveux et couvert d'un duvet noir, elle lui fit remarquer, sur la partie intérieure de ce bras, un tatouage indélébile représentant un poignard bleu à demi enfoncé dans un cœur rouge ; au-dessous de cet emblème on lisait ces mots :

Mort aux lâches !

Martial.

P. L. V. (pour la vie).

« Voyez-vous cela ? s'écria la Louve.

— Oui... cela est sinistre et me fait peur, dit la Goualeuse en détournant la vue.

— Quand Martial, mon amant, m'a écrit, avec une aiguille rougie au feu, ces mots sur le bras : *Mort aux lâches !* il me croyait brave ; s'il savait ma conduite depuis trois jours, il me planterait son couteau dans le corps comme ce poignard est planté dans ce cœur... et il aurait raison, car il a écrit là... *Mort aux lâches !* et je suis lâche !

— Qu'avez-vous fait de lâche ?

— Tout...

— Regrettez-vous votre bonne pensée de tout à l'heure ?

— Oui !

— Ah ! je ne vous crois pas...

— Je vous dis que je la regrette, moi, car c'est encore une preuve de ce que vous pouvez sur nous toutes. Est-ce que vous n'avez pas entendu Mont-Saint-Jean, quand elle était à genoux... à vous remercier ?...

— Qu'a-t-elle dit ?...

— Elle a dit, en parlant de nous, que d'un *rien vous nous tourniez de mal à bien*. Je l'aurais étranglée quand elle a dit ça... car, pour notre honte... c'était vrai. Oui, en un rien de temps, vous nous

changez du blanc au noir : on vous écoute, on se laisse aller à ses premiers mouvements... et on est votre dupe comme tout à l'heure...

— Ma dupe... pour avoir secouru généreusement cette pauvre femme !

— Il ne s'agit pas de tout ça, s'écria la Louve avec colère, je n'ai jusqu'ici courbé la tête devant personne... La Louve est mon nom, et je suis bien nommée... plus d'une femme porte mes marques... plus d'un homme aussi... Il ne sera pas dit qu'une petite fille comme vous me mettra sous ses pieds...

— Moi ! et... comment ?

— Est-ce que je le sais, comment ?... Vous arrivez ici... vous commencez d'abord par m'offenser !...

— Vous offenser ?...

— Oui... vous demandez qui veut votre pain... la première, je réponds : *Moi !*... Mont-Saint-Jean ne vous le demande qu'ensuite... et vous lui donnez la préférence... Furieuse de cela, je m'élançai sur vous, mon couteau levé...

— Et je vous dis : « Tuez-moi si vous voulez... mais ne me faites pas trop souffrir... », reprit la Goualeuse ; voilà tout.

— Voilà tout ?... oui, voilà tout !... et pourtant ces seuls mots-là m'ont fait tomber mon couteau des mains... m'ont fait vous demander pardon... à vous qui m'aviez offensé... Est-ce que c'est naturel ?... Tenez, quand je reviens dans mon bon sens, je me fais pitié à moi-même... Et le soir de votre arrivée ici, lorsque vous vous êtes mise à genoux pour votre prière, pourquoi, au lieu de me moquer de vous, et d'ameuter tout le dortoir, pourquoi ai-je dit : « Faut la laisser tranquille... Elle prie, c'est qu'elle en a le droit... » Et le lendemain, pourquoi, moi et les autres, avons-nous eu honte de nous habiller devant vous ?

— Je ne le sais pas... la Louve.

— Vraiment ! reprit cette violente créature avec ironie ; vous ne le savez pas ? C'est sans doute, comme nous vous l'avons dit quelquefois en plaisantant, que vous êtes d'une autre espèce que nous. Vous croyez peut-être cela ?

— Je ne vous ai jamais dit que je le croyais.

— Non, vous ne le dites pas... mais vous faites tout comme.

— Je vous en prie, écoutez-moi...

— Non, ça m'a été trop mauvais de vous écouter... de vous regarder. Jusqu'ici je n'avais jamais envié personne. Eh bien ! deux ou trois fois je me suis surprise... faut-il être bête et lâche !... je me suis surprise à envier votre figure de sainte Vierge, votre air doux et triste... Oui, j'ai envié jusqu'à vos cheveux blonds et vos yeux bleus, moi qui ai tou-

jours détesté les blondes, vu que je suis brune... Vouloir vous ressembler... moi, la Louve!... moi!... Il y a huit jours j'aurais *marqué* celui qui m'aurait dit ça... Ce n'est pourtant pas votre sort qui peut tenter; vous êtes chagrine comme une Madeleine. Est-ce naturel, dites?

— Comment voulez-vous que je me rende compte des impressions que je vous cause?

— Oh! vous savez bien ce que vous faites... avec votre air de ne pas y toucher.

— Mais quel mauvais dessein me supposez-vous?

— Est-ce que je le sais, moi? C'est justement parce que je ne comprends rien à tout cela, que je me défie de vous. Il y a autre chose: jusqu'ici j'avais été toujours gaie ou colère... mais jamais *songeuse*... et vous m'avez rendue *songeuse*. Oui, il y a des mots que vous dites, qui, malgré moi, m'ont remué le cœur et m'ont fait songer à toutes sortes de choses tristes.

— Je suis fâchée de vous avoir peut-être attristée, la Louve... mais je ne me souviens pas de vous avoir dit...

— Eh! mon Dieu, s'écria la Louve, en interrompant sa compagne avec une impatience courroucée, ce que vous faites est quelquefois aussi émouvant que ce que vous dites!... Vous êtes si maligne!

— Ne vous fâchez pas, la Louve... expliquez-vous...

— Hier, dans l'atelier de travail, je vous voyais bien... vous aviez la tête et les yeux baissés sur l'ouvrage que vous cousiez; une grosse larme est tombée sur votre main... Vous l'avez regardée pendant une minute... et puis vous avez porté votre main à vos lèvres comme pour la baiser et l'essuyer cette larme; est-ce vrai?

— C'est vrai, dit la Goualeuse en rougissant.

— Ça n'a l'air de rien... mais dans cet instant-là vous aviez l'air si malheureux, si malheureux, que je me suis sentie tout éccœurée, toute sens dessus dessous... Dites donc? est-ce que vous croyez que c'est amusant? Comment! j'ai toujours été dure comme roc pour ce qui me touche... personne ne peut se vanter de m'avoir vue pleurer... et il faut qu'en regardant seulement votre petite frimousse je me sente des lâchetés plein le cœur!... Oui, car tout ça c'est des pures lâchetés; et la preuve, c'est que depuis trois jours je n'ai pas osé écrire à Martial, mon amant, tant j'ai une mauvaise conscience... Oui, votre fréquentation m'affadit le caractère, il faut que ça finisse... j'en ai assez: ça tournerait mal... je m'entends... Je veux rester comme je suis... et ne pas me faire moquer de moi...

— Et pourquoi se moquerait-on de vous?

— Pardieu! parce qu'on me verrait faire la bonne et la bête, moi qui faisais trembler tout le monde ici! Non, non, j'ai vingt ans, je suis aussi belle que vous dans mon genre; je suis méchante... on me craint, c'est ce que je veux. Je me moque du reste... Crève qui dit le contraire!...

— Vous êtes fâchée contre moi, la Louve?

— Oui, vous êtes pour moi une mauvaise connaissance; si ça continuait, dans quinze jours, au lieu de m'appeler la Louve, on m'appellerait... *la Brebis*. Merci!... ça n'est pas moi qu'on châtrera jamais comme ça... Martial me tuerait... Finalement je ne veux plus vous fréquenter; pour me séparer tout à fait de vous, je vais demander à être changée de salle; si on me refuse, je ferai un mauvais coup pour me remettre en haleine et pour qu'on m'envoie au cachot jusqu'à ma sortie... Voilà ce que j'avais à vous dire, la Goualeuse.

Fleur-de-Marie comprit que sa compagne, dont le cœur n'était pas complètement vicié, se débattait, pour ainsi dire, contre de meilleures tendances. Sans doute, ces vagues aspirations vers le bien avaient été éveillées chez la Louve par la sympathie, par l'intérêt involontaire que lui inspirait Fleur-de-Marie.

Heureusement pour l'humanité, de rares mais éclatants exemples prouvent, nous le répétons, qu'il est des âmes d'élite, douées, presque à leur insu, d'une telle puissance d'attraction, qu'elles forcent les êtres les plus réfractaires à entrer dans leur sphère et à tendre plus ou moins à s'assimiler à elles.

Les résultats prodigieux de certaines missions, de certains apostolats, ne s'expliquent pas autrement...

Dans un cercle infiniment borné, telle était la nature des rapports de Fleur-de-Marie et de la Louve; mais celle-ci, par une contradiction singulière, ou plutôt par une conséquence de son caractère intraitable et pervers, se défendait de tout son pouvoir contre la salutaire influence qui la gagnait... de même que les caractères honnêtes luttent énergiquement contre les influences mauvaises.

Si l'on songe que le vice a souvent un orgueil infernal, l'on ne s'étonnera pas de voir la Louve faire tous ses efforts pour conserver sa réputation de créature indomptable et redoutée, et pour ne pas devenir de *louve*... *brebis*, ainsi qu'elle le disait.

Pourtant ces hésitations, ces colères, ces combats, mêlés çà et là de quelques élans généreux, révélaient chez cette malheureuse des symptômes

trop favorables et trop significatifs pour que Fleur-de-Marie abandonnât l'espoir qu'elle avait un moment conçu.

Oui, présentant que la Louve n'était pas absolument perdue, elle aurait voulu la sauver comme on l'avait sauvée elle-même.

« La meilleure manière de prouver ma reconnaissance à mon bienfaiteur, pensait la Goualeuse, c'est de donner à d'autres, qui peuvent encore les entendre, les nobles conseils qu'il m'a donnés. »

Prenant timidement la main de sa compagne, qui la regardait avec une sombre défiance, Fleur-de-Marie lui dit :

« Je vous assure, la Louve... que vous vous intéressez à moi... non parce que vous êtes lâche, mais parce que vous êtes généreuse... les braves cœurs sont les seuls qui s'attendrissent sur le malheur des autres.

— Il n'y a ni générosité, ni courage là dedans, dit brutalement la Louve; c'est de la lâcheté... D'ailleurs, je ne veux pas que vous me disiez que je me suis attendrie... ça n'est pas vrai...

— Je ne le dirai plus, la Louve; mais puisque vous m'avez témoigné de l'intérêt... vous me laisserez vous en être reconnaissante, n'est-ce pas ?

— Je m'en moque pas mal!... Ce soir je serai dans une autre salle que vous... ou seule au cachot, et bientôt je serai dehors, Dieu merci!

— Et où irez-vous en sortant d'ici ?

— Tiens... chez moi donc, rue *Pierre-Lescot*... Je suis dans mes meubles.

— Et Martial, dit la Goualeuse, qui espérait de continuer l'entretien en parlant à la Louve d'un objet intéressant pour elle, et Martial, vous serez bien content de le revoir ?

— Oui... oh, oui!... répondit-elle avec un accent passionné. Quand j'ai été arrêtée, il relevait de maladie... une fièvre qu'il avait eue, parce qu'il demeure toujours sur l'eau... Pendant dix-sept jours et dix-sept nuits, je ne l'ai pas quitté d'une minute, j'ai vendu la moitié de mon *bazar* pour payer le médecin, les drogues, tout... Je peux m'en vanter, et je m'en vante... si mon homme vit, c'est à moi qu'il le doit... J'ai encore hier fait brûler un cierge pour lui... C'est des bêtises... mais c'est égal, on a vu quelquefois de très-bons effets de ça pour la convalescence...

— Et où est-il maintenant ? que fait-il ?

— Il demeure toujours près du pont d'Asnières, sur le bord de l'eau.

— Sur le bord de l'eau ?

— Oui, il est établi là avec sa famille, dans une maison isolée. Il est toujours en guerre avec les gar-

des-pêche, et une fois qu'il est dans son bateau, avec son fusil à deux coups, il ne ferait pas bon de l'approcher, allez! dit orgueilleusement la Louve.

— Quel est donc son état ?

— Il pêche en fraude, la nuit; et puis, comme il est brave comme un lion, quand un poltron veut faire chercher querelle à un autre, il s'en charge, lui... Son père a eu des *malheurs* avec la justice. Il a encore sa mère, deux sœurs et un frère... Autant vaudrait pour lui... ne pas l'avoir ce frère-là... car c'est un scélérat qui se fera guillotiner un jour ou l'autre... ses sœurs aussi... Enfin, n'importe, c'est à eux leur cou...

— Et où l'avez-vous connu, Martial ?

— A Paris. Il avait voulu apprendre l'état de serrurier... un bel état, toujours du fer rouge... et du feu autour de soi... du danger, quoi!... Ça lui convenait; mais, comme moi, il avait mauvaise tête, ça n'a pas pu marcher avec ses bourgeois; alors il s'en est retourné auprès de ses parents, et il s'est mis à marauder sur la rivière. Il vient me voir à Paris, et moi, dans le jour je vais le voir à Asnières: c'est tout près... ça serait plus loin que j'irais tout de même, quand ça serait sur les genoux et sur les mains.

— Vous serez bien heureuse d'aller à la campagne... vous, la Louve! dit la Goualeuse en soupirant, surtout si vous aimez, comme moi, à vous promener dans les champs.

— J'aimerais bien mieux me promener dans les bois, dans les grandes forêts, avec mon homme...

— Dans des forêts?... vous n'auriez pas peur ?

— Peur! Ah bien oui, peur! Est-ce qu'une louve a peur? Plus la forêt serait déserte et épaisse, plus j'aimerais ça. Une hutte isolée où j'habiterais avec Martial, qui serait braconnier; aller avec lui, la nuit, tendre des pièges au gibier... et puis, si les gardes venaient pour nous arrêter, leur tirer des coups de fusil nous deux mon homme, en nous cachant dans les broussailles. Ah! dame... c'est ça qui serait bon!...

— Vous avez donc déjà habité des bois, la Louve ?

— Jamais.

— Qui vous a donc donné ces idées-là ?

— Martial.

— Comment ?

— Il était braconnier dans la forêt de Rambouillet. Il y a un an, il a *consé* tiré sur un garde qui avait tiré sur lui... gueux de garde! Enfin, ça n'a pas été prouvé en justice, mais Martial a toujours été obligé de quitter le pays... Alors il est venu à Paris pour apprendre l'état de serrurier; c'est là où je l'ai connu... Comme il avait trop mauvaise tête pour s'arranger avec son bourgeois, il a mieux aimé re-

LES

MYSTÈRES

DE PARIS

PAR EUGÈNE SUE

ILLUSTRÉ DE 500 DESSINS ORIGINAUX

DE

MM. RICHARD, HENDRICKX, HUART, ETC.

PARIS.

LIBRAIRIE DE COQUILLION,

RUE RICHELIEU.

—
1844